



L'anatomie c'est le destin

Serge Cottet

« L'anatomie c'est le destin ». C'est l'autre qui le dit. Freud, semble-t-il, citant Napoléon¹. Cet adage, on le sait, n'a pas les faveurs des féministes ni des analystes. Il ne concerne rien moins que le réel anatomique de la différence des sexes et ses conséquences. C'est en effet un théorème du réalisme freudien que de situer cette différence homme / femme dans le corps et spécialement au niveau de la visibilité des organes. Bien entendu, on ne peut réduire la différence homme / femme à

l'anatomie. Même chez Freud, c'est un peu ironique voire cynique de citer Napoléon. Car toute sa théorie de la sexualité émancipe le désir sexuel de l'anatomie, le destin de la libido dépendant avant tout des avatars de l'Œdipe et donc des identifications. Identifications qui permettent pour chacun, nous dit Lacan, l'assomption de son propre sexe, « idéal viril chez le garçon, chez la fille l'idéal virginal² ».

Cela a vieilli, mais je souligne le terme d'« assomption » de ce réel. Donc Freud a inventé ça, le complexe de castration pour les deux sexes, ce réel. Cela n'empêche pas que du fait de l'inconscient au contraire, ce réel soit refusé, dénié, forclos et qu'il ne conditionne en rien le désir.

C'est le thème moderne de la question : mon anatomie ne conditionne en rien ma vie amoureuse ou sexuelle ou, mieux encore, le choix de mon genre. L'homosexualité est là pour prouver – et bien plus encore le transsexualisme – qu'il y a possibilité toujours d'un *dire que non* au déterminisme ou au destin anatomique au prix de se refaire un autre corps qui démente la nature. En effet, la chirurgie esthétique ne fait que sanctionner cette assomption du sujet moderne d'un corps imposé par la nature et refusé par le sujet. Il en est de même pour le sexe. Il y va de l'autonomie de la personne ; son affectivité, son désir, sa jouissance ne dépendent pas de la présence ou de l'absence contingente de cet appendice qu'on appelle le pénis.

Ce réalisme de la castration est controversé dans l'histoire de la psychanalyse, d'abord par les analystes femmes, adversaires du phallogentrisme freudien, puis par Lacan qui le récuse à quelques nuances près. Notamment dans le Séminaire X où il prend des distances quant à l'abord des problèmes de la sexualité féminine par la castration, une sorte d'au-delà de la castration.

Il n'en reste pas moins qu'une doxa s'est imposée contre une psychanalyse à la papa, renforcée par le Séminaire *Encore* de Lacan, selon laquelle la différence homme / femme n'est que signifiante et pas du tout anatomique. Le Séminaire *Encore* soutient que « homme » et « femme » sont des signifiants et seul le registre du symbolique rend possible ce binaire qui autrement serait fondé sur le seul imaginaire, imaginaire du fantasme masculin la plupart du temps. Ce point de vue peut être résumé par le trajet qui va du manque anatomique freudien au manque de signifiant de *La* femme.

Néanmoins, il y a lieu aujourd'hui d'y voir plus clair à propos des notions de genre et de ne pas s'embrouiller sur les critères de différenciation homme-femme, faute de quoi la psychanalyse se ringardise, soit en emboîtant le pas des anti-mariage gay par exemple, soit

Une première version de ce texte, relue par l'auteur, est parue dans *L'a-graphe, L'inconscient et le corps*, Publication de la Section clinique de Rennes, octobre 2013.

¹ Freud S., « La disparition du complexe d'Œdipe », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1992, p. 121.

² Lacan J., « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 56.

elle passe un honteux compromis avec le féminisme « de papa », ou plutôt « de maman ». « On ne naît pas femme, on le devient », avec son pendant réciproque « on ne naît pas homme, on le devient », amené par un débile de la télévision pour faire bonne figure dans le camp de l'égalitarisme !

Donc, est-ce qu'on assume son sexe en fonction d'un réel, ou est-ce qu'on choisit son genre en toute liberté ? Jusqu'à quel point l'image du corps est sous influence sociale, victime d'une idéologie phallogratique ? Jusqu'à quel point le corps est produit du discours ? Voire d'une convention ? Il faudrait quand même dépasser le binaire de la nature et de la convention qui nous vient des Grecs, *physis et nomos* : ce qui existe par nature, l'anatomie et ce qui existe par convention, le genre. Est-ce qu'on est essentialiste ou est-ce qu'on est existentialiste ? Eh bien la psychanalyse n'est ni essentialiste ni existentialiste, précisément du fait de l'hypothèse du réel de l'inconscient.

Voyons ce qu'il en est donc de ce réel par rapport au réel anatomique du corps.

Mais avant reprenons la question de l'anatomie dans l'enseignement de Lacan, son intérêt pour la physiologie, les remarques sur la physiologie de la jouissance masculine, qui par exemple, n'ont rien à envier aux courbes de Wilhelm Reich, concernant l'orgasme, (voir le Séminaire *L'angoisse* à ce sujet).

Il n'y a sans doute rien à en tirer pour élucider ce qu'il en est de la jouissance féminine très indépendante de toute physiologie. C'est justement une question, et à cause même de cette indépendance, de cette énigme, Lacan demande si c'est une raison de ne pas en parler, notamment concernant « la nature de l'orgasme vaginal [qui] garde sa ténèbre inviolée³ », Lacan faisant reproche aux analystes femmes du peu d'intérêt qu'elles manifestent pour l'avancée de la science sur cette partie de l'anatomie⁴. À l'inverse, il taxe de « connerie », les élucubrations sur l'orgasme clitoridien ou vaginal, pour ne pas parler du point G.

Lacan s'est toujours montré soucieux d'analyser le mutisme des analystes femmes à ce sujet : « les représentantes du sexe, quelque volume que fasse leur voix chez les psychanalystes, ne semblent pas avoir donné leur meilleur pour la levée de ce sceau⁵ », c'est-à-dire pour la levée de ce tabou. Et dix ans après, cette fois dans *Encore*, le silence perdure, Lacan constatant qu'elles ne nous disent pas tout. Les femmes donc gardent le silence sur cette jouissance qui, par un bout, sur un certain versant, concerne le corps.

Imaginaire du corps

Toujours par souci historique, je reviendrai un instant sur le corps imaginaire, sur la doctrine lacanienne du corps comme image pour préciser ce qu'il en est du rapport du corps à l'inconscient, par exemple en partant des rêves voie royale de l'inconscient. Comment le sujet féminin rêve de son corps ? Thématique riche, encore qu'assez rare chez nous, y compris dans les récits de rêve de fin d'analyse dans la passe.

On se souvient des rêves de Dora qui, rêvant d'incendies et de topographie de villes, décline les différentes métaphores du corps et plus précisément la physiologie sexuelle de la femme, avec cette imagerie qui met en avant des portes, des vestibules. Autant de manière de dire que la porte est fermée et qu'il n'y aura pas de rapport sexuel. Et on sait que le complexe de castration, d'ailleurs dit féminin, fut découvert par Freud en 1918 à partir du tabou de la virginité et des rêves de défloration, notamment à l'occasion du rêve d'une femme mariée en difficulté avec cette défloration, imaginariée comme perte et effraction. L'inconscient, à partir de cette béance, a du mal à se faire représenter le corps autrement que par des métaphores. Comme si les organes internes, contrairement aux surfaces saillantes, échappaient ou se dérobaient à l'inconscient.

³ Lacan J., « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 727.

⁴ *Ibid.*, p. 728.

⁵ *Ibid.*

Partant du corps surface, du *Körper-Ich* de Freud, Lacan décrit cette image du corps en tant qu'image narcissique satisfaisante pour le sujet, plus spécialement celle du sujet féminin, pour lequel une narcissisation de l'enveloppe corporelle est comme une compensation au manque du pénis voilé par la beauté. Ce qu'elle n'a pas comme organe, elle l'est comme symbole du désir. Dans la signification du phallus d'ailleurs, Lacan fait de la femme l'objet privilégié du désir en tant qu'elle n'a pas le pénis. Toute une esthétique s'en déduit qui prend son point de départ dans des propriétés anatomiques et notamment dans ce que Lacan appelle « la forme gracile de la féminité ⁶ ». Lacan commente le tableau de Zucchi, peintre de la Renaissance, considéré comme maniériste. C'est l'occasion de préciser les rapports de Lacan avec la représentation baroque du corps, on peut aussi pour ceux qui veulent faire des lectures à ce sujet lire l'ouvrage de Georges Vigarello qui s'appelle *Histoire du corps* et l'article du regretté Daniel Arasse sur le corps baroque ⁷ qui complète la description de Lacan : « Dans le tableau, c'est Psyché qui est éclairée, et comme je vous l'enseigne depuis longtemps concernant la forme gracile de la féminité, à la limite du pubère et de l'impubère, c'est elle qui est pour nous l'image phallique. » Je n'ai pas eu le temps de vous donner les différentes occurrences de l'usage que Lacan fait de celui qui l'inspire ici, à savoir Otto Fenichel avec son article sur l'équivalence *Mädchen* = Phallus, paru assez tardivement ⁸. Cette remarque sur l'identification phallique date de 1949, mais n'est pas appelée de cette façon-là par Fenichel. C'est Lacan qui lacanise ce texte par ailleurs assez confus. À ma connaissance, Lacan en parle une première fois dans le Séminaire IV en 1957, dans un chapitre que Jacques-Alain Miller a intitulé « L'identification au phallus ⁹ » – identification que l'on peut appeler imaginaire bien que le phallus soit un symbole, un signifiant imaginarisé, signifiant du désir qui donne lieu à toute une esthétique du corps ainsi que forme et consistance à cet adjectif de *gracile*.

Lacan s'intéresse spécialement au fantasme d'une patiente qui complète d'une certaine manière le corps de l'Autre (et ce qui est nouveau, c'est non pas le corps maternel mais le corps paternel), en offrant à son père un petit ours que celui-ci emmenait en voyage quand il était avec sa fille, le sortant de temps en temps de sa poche pour le lui montrer. Et la petite fille fantasme sur les petits kangourous qui sortent la tête de la poche de leur mère. Plus tard, la jeune fille reconnaît que durant ses nuits d'amour elle lovait son corps plus petit contre le devant du grand corps de son ami exactement comme si elle était un petit kangourou. Fenichel s'inspire de ces exemples pour écrire son équation où le corps entier est phallicisé. Lacan apporte son attention aux deux traits dégagés par Fenichel : premièrement qu'il ne s'agit pas uniquement de l'équation freudienne pénis = enfant = excrément, mais qu'il s'agit premièrement de petites filles ; et deuxièmement que dans les illustrations de contes, les nains, les fées, tous ces personnages auxquels on attribue une puissance magique, peuvent être identifiés précisément par ce terme. Lacan complète par d'autres personnages, comme celui de Mignon, ou des bohémiennes de Goethe, sujets hermaphrodites et bisexuels, la fée qui vient comme factice, comme fétiche – et Lacan remarque la même origine de *fée*, *factice* et *fétiche* dans la langue portugaise *factiso*.

À cet égard, on peut voir les poupées Barbies modernes, de plus en plus effilées et quasiment cadavérisées par l'anorexie, notamment dans les récentes promotions où le voile de la beauté disparaît au profit de corps minuscules étiques, fœtus ou cadavres, soulignant effectivement les vertus cadavériques du signifiant phallique. On est loin de Zucchi et de sa Psyché un peu rondelette, bien en chair et c'est l'intérêt de l'article d'Arasse, on pourrait trouver des formes graciles plus appropriées à la démonstration de Lacan. Je n'aurai pas le temps de vous parler

⁶ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le Transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 287.

⁷ Cf. Arasse D., *Désir sacré et profane : le corps dans la peinture*, Paris, Éditions du regard, 2015.

⁸ Fenichel O., « Die symbolische Gleichung : Mädchen = Phallus », *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, 1936, XXII, p. 299-314.

⁹ Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La Relation d'objet*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1994, p. 167.

du maniérisme italien par rapport au maniérisme allemand, gothique, mais pensez aux *Trois Grâces* de Cranach qui réalisent cette ambigüité entre pubère et impubère et sont par ailleurs fortement érotisées par des voilages, tulles transparents et autres chapeaux. L'iconographie comparative vérifie justement, à propos de ces *Trois Grâces* de Cranach, ce critère de gracilité : ventre rond, hanches étroites, teint de porcelaine, corps longiligne... On pense encore aux petits pieds empêchés de grandir dans la forme gracile des Japonaises à une certaine époque. Arasse nous montre que les représentations baroques du corps féminin sont absolument contemporaines de la dissection et des traités d'anatomie. On cite Vinci à cet égard : des coupes anatomiques qui précèdent de loin le regard de Léonard de Vinci et de Dürer. On montre que la conception des proportions n'est pas mathématique mais largement imaginaire, elle transgresse l'observation biologique comme elle transgresse l'allégorie du Moyen Âge, ou la soumission de la pensée du Moyen Âge à l'allégorie religieuse. Le corps est nu, on souligne les blasons du corps féminin et notamment dans le maniérisme où l'on déforme le corps en l'allongeant, ce qu'on appelle la forme serpentine du corps féminin avec l'allongement du cou, les doigts effilés, loin d'une configuration idéale et mythologique des corps. Le corps n'est plus le microcosme reflétant la perfection de la Création. Lacan s'est intéressé à ce baroque, à cette théâtralisation des figures anatomiques et cela nous permet de distinguer mascarade féminine comme pantomime, comme un dire, de l'équation anatomique Mädchen = Phallus. Je vous renvoie à cet égard au commentaire que Lacan a pu faire de Lolita, la fameuse nymphette de Nabokov qui a fait scandale dans les années 1950-1960 aux États-Unis et dont on se demande comment ça a pu être publié.

Lacan tient quand même, en 1960, à dénoncer une confusion à propos d'une conférence de Simone de Beauvoir. Il ne l'aime pas beaucoup, surtout lorsqu'elle se mêle de parler d'une révolution dans le cinéma qui à son gré n'est plus romantique : on voit des femmes à poil, des vamps, des femmes fatales dénudées, elle cite Marilyn Monroe, Marlene Dietrich, Audrey Hepburn (j'ai vu qu'elle redevenait à la mode aujourd'hui dans les magazines pour sa fragilité), et ces sex-symbols font des ravages dans le cinéma pour Simone de Beauvoir qui dresse le constat de l'ambigüité maman-putain, appelant sa conférence « Le syndrome Lolita ».

Protestation de Lacan : « ça n'a rien à voir ». Dans le Séminaire IX, Lacan cite à nouveau Fenichel : est-ce que le phallus a une anatomie ? Ce n'est pas un pénis, mais ça y ressemble beaucoup, Lacan n'est pas dogmatique sur la question : phallus, signifiant ou pas ? Et le phallus glisse vers l'imaginaire facilement. « Cela va même très loin – dit-il – Madame Simone de Beauvoir a fait tout un livre pour reconnaître Lolita dans Brigitte Bardot. La distance qu'il y a entre l'épanouissement achevé du charme féminin et ce qui est proprement le ressort, l'activité érotique de Lolita me paraît constituer une béance totale, la chose au monde la plus facile à distinguer¹⁰ ».

Lacan tenait effectivement à distinguer cette anatomie entre pubère et impubère, neutre au point de vue de la désignation des organes, figure androgyne. Ce n'est pas la pantomime, ce n'est pas la mascarade ni une gestuelle, mais c'est bien une anatomie qui est visée par Lacan. On en trouve confirmation maintenant dans le phénomène dit de l'hypersexualisation des petites filles, des mini-miss aux États-Unis, se produisant sur scène à cinq ans et demi en bas résilles et hauts talons pour des concours de beauté. Un film, *Little Miss Sunshine*, donne une idée de l'alibi esthétique dont ont besoin les Américains pour soutenir leur pédophilie ! C'est d'ailleurs obscène et grotesque de voir des petites filles se dandinant dans des postures lascives, dans cette confusion de la mascarade et du symbole.

C'est une partie importante de l'enseignement de Lacan sur l'anatomie féminine. Bien sûr il faut un autre corps pour que l'inconscient s'y inscrive.

¹⁰ Lacan J., Le Séminaire, livre IX « L'identification », leçon du 9 mai 1962, inédit.

Coupures

Après la représentation du corps, l'image du corps, je passe maintenant au symbolique, au corps comme ensemble de coupures spécifiques.

Lacan y revient, à plusieurs reprises, dans son enseignement, notamment dans le Séminaire x, *L'angoisse* et dans « Subversion du sujet et dialectique du désir ». Dans le Séminaire x, Lacan cite à nouveau la phrase de Freud : « *l'anatomie, c'est le destin* [...] j'ai pu m'élever contre cette formule pour ce qu'elle peut avoir d'incomplet »¹¹. Donc on est au-delà du vrai et du faux, elle est incomplète. Mais elle devient vraie – nous dit-il – si nous donnons au terme d'anatomie son sens strict, si je puis dire, étymologique, qui met en valeur la fonction de la coupure. Et en effet tout ce qui est anatomique est lié à la dissection ; quant au désir il procède du morcellement du corps, la coupure étant le lieu des moments émus de son fonctionnement. L'intérêt de Lacan pour l'enveloppe coexiste avec l'intérêt du corps comme coupure. Par exemple, il s'est intéressé au *Traité des membranes* de Bichat. Bichat c'est le médecin pour lequel la vie est l'ensemble des forces qui résistent à la mort, l'inventeur d'une nouvelle physiologie et auquel Michel Foucault consacre de longues pages dans *Naissance de la clinique*. Dans son Séminaire « L'objet de la psychanalyse » en 1966-1967, Lacan ne tarit pas d'éloge pour cet ouvrage et en particulier pour les leçons d'anatomie de Bichat, où la médecine s'affranchit du mythe de la profondeur des choses, de la profondeur du corps où se logerait la maladie, image rectifiée par l'importance des surfaces et par l'isomorphisme structurel de ses surfaces, autrement dit des membranes. La plèvre, le péritoine ont beau résider dans des régions différentes du corps, ce qui compte c'est que les membranes ont des conformités générales de structure.

On passe donc de l'organe aux tissus, de la distinction de l'épiderme et du derme, de l'organe aux feuillettes, et en ce sens l'anatomie subit les effets d'un nouveau regard, comme dit Foucault. Dans notre langage lacanien, ce sont les effets d'un nouveau discours sur le corps, qui refuse un vocabulaire nominaliste hérité d'une idéologie du corps malade, au profit de l'enveloppe, de l'ouverture ou de la fermeture de certains organes à la façon de la clôture d'une bourse dit Lacan. On a là une certaine représentation de l'espace, une topologie qui rectifie ce rapport à l'anatomie. Les coupures ne sont pas si naturelles que ça, elles peuvent procéder d'une conversion du regard ou du discours.

Sans doute existent-elles bel et bien dans le corps, mais faut-il encore faire passer des coupes transversales pour les apercevoir et pour ça il faut un nouveau discours sur le corps pour privilégier l'enveloppe. Peu avant, Lacan avait utilisé le concept de coupure dans un sens anatomique également, pour décrire notamment les bords de la pulsion : à la fois le bord de la zone érogène mais aussi l'objet de la pulsion.

Je m'appuie maintenant un passage de « Subversion du sujet et dialectique du désir », souvent commenté : « La délimitation même de la zone érogène que la pulsion isole du métabolisme de la fonction [donc c'est vraiment le corps comme surface, ce n'est pas le corps interne et ses fonctions et ses besoins] [...] est le fait d'une coupure qui trouve faveur du trait anatomique d'une marge ou d'un bord¹² ». Les pulsions ont affaire avec les trous du corps comme sources, mais plus précisément les bords et Lacan en donne toute une suite d'exemples : « lèvres, "enclos des dents", marge de l'anus, sillon pénien, vagin, fente palpébrale, voire cornet de l'oreille, (nous évitons ici les précisions embryologiques). L'érogénéité respiratoire est mal étudiée, mais c'est évidemment par le spasme qu'elle entre en jeu ». Voilà pour les bords du corps. « Observons que ce trait de la coupure n'est pas moins évidemment prévalent dans l'objet que décrit la théorie analytique : mamelon, scybale, phallus (objet imaginaire), flot urinaire. (Liste impensable si l'on y ajoute avec nous, le phonème, le regard, la voix, le

¹¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre x, *L'angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 272.

¹² Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Écrits, op. cit.*, p. 817.

rien.)¹³ » Ce qui dépasse la description classique de l'objet partiel : « partiel, à juste titre souligné dans les objets, ne s'applique pas à ce qu'ils soient partie d'un objet total qui serait le corps, mais à ce qu'ils ne représentent que partialement la fonction qui les produit.¹⁴ » C'est la fonction de représentation qui est en question et donc ces objets sont privilégiés pour la jouissance puisque précisément ils ne représentent aucune fonction vitale, aucune fonction organique. Vous remarquerez que Lacan utilise parmi cette liste le terme de phonème, il introduit donc le signifiant lui-même comme objet faisant coupure, ou il inclut la coupure signifiante dans la liste des objets érotisés et traite le langage comme matérialité corporelle – cela bien avant le concept de *lalangue* ou d'*apparole* –, et fait du langage un corps subtil. Jean-Claude Milner note à ce sujet qu'il ne s'agit pas en l'occurrence de l'anatomie des anatomistes : « Les bords, l'érectilité plus que l'érection, etc. et enfin la libido, qui est un organe, mais un organe qui justement est extra-anatomique.¹⁵ »

On est donc passé du corps gracile au corps subtil, c'est le statut réel du symbolique, du symbolique qui prend corps. Je vous renvoie au mythe de la mortification du corps par le langage qui le *corpsifie* avec toutes les références anglaises au cadavre, dans le *corpse*.

Dans le Séminaire *Le sinthome*, Lacan fera l'unité des deux versants de la coupure anatomique – signifiante et réelle – lorsqu'il déclare que les pulsions « c'est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire¹⁶ ». Est-ce le corps qui favorise la coupure du langage ou l'inverse ? Manifestement c'est le langage lui-même qui donne cette fonction au trait anatomique et favorise cet effet érogène du bord et du trait. A contrario, on peut évoquer la relation du corps et du langage dans la schizophrénie ou dans l'autisme où les coupures dans le corps, les automutilations sont activées par le sujet comme retour dans le corps de ce qui n'est pas symbolisé par le langage. C'est ainsi que dans l'autisme, on a pu parler, comme Éric Laurent dans son dernier livre, *L'envers de la biopolitique*, de forclusion du trou, c'est-à-dire qu'on a affaire à un sujet confronté à un corps sans bord, un espace non troué ou encore à un corps sans image et sans enveloppe. Pour ce qui est de la schizophrénie, on peut à cet égard s'intéresser au marquage du corps, au tatouage du corps entier et autres piercings qui assurent un semblant de surface close du corps. En tout cas, on décrit là un trajet pulsionnel qui ne passe pas par l'Autre. Quand on est confronté à un corps dont tous les orifices en quelque sorte sont bouchés, on met l'accent sur cette forclusion du trou, cette intolérance au trou. À propos de cette clinique, on est sensible aux différentes sortes de trous élaborés par Lacan : le symbolique qui fait trou comme inconscient et le trou hors inconscient, ce n'est pas le même. Il faut donc une certaine topologie¹⁷ du corps pour qu'il donne accès au trou de l'Autre symbolique, tandis que le régime autistique du trou implique cette absence réelle de bord.

Dans les années soixante-dix, celles de *Encore*, la question des rapports du corps avec la jouissance donne lieu à une autre relation des rapports du corps au langage, spécialement détaillés par J.-A. Miller dans son article « Les six paradigmes de la jouissance¹⁸ » où le signifiant n'a plus la fonction de mortifier le corps, de mortifier la jouissance. Lacan peut affirmer qu'il n'est de jouissance que du corps, comme dans la leçon du 27 avril 1966 dans « L'objet de la psychanalyse » et dans la leçon du 30 mai 1967 de « La logique du fantasme » ; mais quand on essaye de mettre Lacan bout à bout, on se heurte à des contradictions. D'une part, peu avant les années soixante-dix, vous avez cette affirmation réitérée qu'il n'y a de jouissance que du corps et dans *Encore* vous avez : « la jouissance ne

¹³ *Ibid.*

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ Milner J.-C., *Clartés de tout*, Verdier, 2011, p.109.

¹⁶ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2005, p. 17.

¹⁷ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, *...ou pire*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 43.

¹⁸ Cf. Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *La Cause freudienne*, n° 43, octobre 1999, p.7-29.

« passe pas par le corps, mais par [...] la parole¹⁹ ». Il faut sans doute conclure que la jouissance est un rapport au corps certainement, mais dérangé par le langage. J'insiste sur ce *dérangement* qui est le mot que vous trouvez dans ... *Ou pire*. Dérangé par le langage, parfois Lacan dit par la logique, et il faut donc une nouvelle élaboration du vide et du trou en apparence dégagés de toute imagerie corporelle, sans rapport avec l'anatomie. Lacan s'éloigne du corps troué par la pulsion et dans une certaine mesure s'éloigne aussi de l'objet *a* comme condensateur de jouissance, dans la mesure où on peut considérer, dans un nouveau paradigme, que l'objet *a* n'est pas le seul refuge possible de la jouissance mais que celle-ci peut concerner un autre corps qu'un corps pulsionnel.

Sans doute que les figures topologiques élaborées à cette occasion sont tout à fait distinctes des premiers exemples concernant l'anamorphose du corps, le baroque du corps, corps essentiellement travaillé par le signifiant du phallus. Lacan pense à un concept du corps « trou sans image », un corps torique comme il le développe dans son séminaire « L'une-bévue... » en opposant d'ailleurs bizarrement Freud à Lacan, une psyché qui n'est pas cosmique, qui n'est pas sphérique, comme si l'intuition de Freud c'était le cosmos, la sphère... Ce forçage est destiné à casser le fantasme d'un corps global, le sujet se prenant pour une sphère dans un certain narcissisme ; au contraire, dans un profond réalisme, Lacan veut dégager le fait que le corps humain est torique et que ce qui l'empêche de se prendre pour une sphère, c'est le tube digestif, rien moins.

Vous trouverez les tentatives topologiques de Lacan à cet égard dans *Ornicar ?* 12-13, avec toutes les déformations possibles du tore en passant par la bouteille de Klein, les tores à l'intérieur d'un tore, tout ce que Lacan fait fonctionner comme objet topologique pour établir des coupures qui ne sont pas symboliques, qui ne soient pas liées au corps anatomique et cela dans une perspective clinique qui intéresse l'acte analytique : comment faire dans l'interprétation pour ne pas donner une préférence en tout à l'inconscient, c'est-à-dire éviter des coupures uniquement dans le symbolique – interprétatives ou métaphoriques – pour toucher quelque chose du corps, mais pas forcément la pulsion ou le bord anatomique. C'est à cet égard que Lacan utilise la topologie dite de la trique... Ce qui doit déclencher toute une activité de lecture et de dessin pour voir quel usage on peut en faire en ce qui concerne l'hystérique : on comprend qu'il faut absolument la dégager du père et de l'amour du père et pour cela, trouver un autre style d'interprétation, pour toucher le corps d'une autre manière que par la métaphore du phallus. J'en donnerai un exemple concernant le modèle classique de la conversion hystérique²⁰.

Complaisance somatique / Refus du corps

Dans un autre numéro d'*Ornicar ?*, je citerai des travaux produits par la Section clinique de Bordeaux et commentés par J.-A. Miller, sous le titre « Les embrouilles du corps²¹ », de ce corps dérangé par l'inconscient et non en harmonie avec lui.

Un cas en particulier interroge la catégorie de complaisance somatique, par rapport à laquelle Lacan s'inscrit en faux : c'est ou complaisance, ou dérangement. Lacan met en fonction le dérangement dans sa formule « refus du corps à suivre l'effet du signifiant-maître », comme modèle de dérangement, et non inscription métaphorisée du signifiant dans le corps, comme dans ce cas classique de la fille qui ne tient pas debout et marche avec une canne ; interprétation : elle a manqué de l'appui du père. C'est l'exemple de Freud des *Études sur l'hystérie*, que Lacan reprend en 1948 dans « L'agressivité en psychanalyse ». Il s'agit d'un cas d'astisie-abasie avec cette jeune fille qui fait une sorte de cristallisation passionnelle sur

¹⁹ Lacan J, *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 15.

²⁰ Lacan J., « À propos de l'expérience de la passe, et de sa transmission » (1973), texte établi par J.-A. Miller, *Ornicar ?*, n° 12-13, *Sur la passe*, décembre 1977, p. 117-123.

²¹ Cf. Miller J.-A., « Les embrouilles du corps », *Ornicar ?*, n° 50, décembre 2002.

un affreux bonhomme, dans le transfert c'est Lacan, et on lui a interprété son symptôme, dit Lacan, comme relevant d'un manque d'appui du père ; à ce moment-là la fille recouvre ses moyens, c'est-à-dire que le symptôme d'astisie-abasie cède, mais ce qui ne cède pas c'est l'amour morbide pour cette figure²². Ne ringardisons donc pas trop ce cliché « elle a manqué de l'appui du père ». Disons que le corps est un peu trop complaisant à l'amour du père.

Mais voilà qu'en d'autres exemples de « somatisation », on voit nettement comment s'opère le dérangement, justement comme un refus du corps à suivre l'effet du signifiant-maître. L'une des parties du travail de Bordeaux est destinée à mettre en regard ou compétition les deux formules – complaisance et refus. J.-A. Miller fait valoir à cette occasion que l'objet *a*, au fond, localise tellement la jouissance qu'il peut y avoir dans la doctrine de l'objet *a* une certaine complaisance de la jouissance à se laisser localiser. Dans l'exemple précédent, elle se localise dans le semblant du phallus qu'est la jambe.

Mais si on traite du dérangement par le signifiant S_1 , la jouissance refuse au contraire de se laisser localiser. C'est l'exemple de la jeune fille qui actualise la problématique de la grossesse et de la stérilité. Elle a une pathologie somatique évidente, il y a des lésions anatomiques réelles avec une pathologie ovarienne invalidante. Elle est donc en traitement, et l'analyste qui en parle le fait en tant que médecin. À un moment, elle va interrompre ce traitement trop lourd et il y a une réponse paradoxale du corps. Non pas que la fille tombe enceinte mais « elle se trouve à moitié enceinte », comme il est dit. Qu'est-ce que ça veut dire ? Elle fait une grossesse imaginaire. Elle n'est pas physiologiquement enceinte, mais elle a tous les traits anatomiques de la grossesse, ce qui est vraiment paradoxal. Elle l'apprend à son analyste et cette dernière lui dit « on va reprendre le traitement d'ici sept à huit mois ». Mais entre-temps la fille est vraiment enceinte et accouche d'une fille. Il faut préciser que si on veut croire à la psychosomatique, là c'est quand même difficile, on ne sait pas exactement ce qui a opéré. Ce qui est certain c'est qu'il y avait un refus du corps, être enceinte pour elle était satisfaire à la demande maternelle, et d'ailleurs toute l'observation est construite là-dessus. C'est précisément quand la médecine démissionne de satisfaire cette demande qu'elle fait semblant de tomber enceinte. Mais, pendant sa simili-grossesse, son mari n'était pas content parce que son changement de physionomie avait une action inhibitrice sur ses facultés, il la désirait moins. Elle apprend ça : comment elle est désirée, ou quel corps elle doit avoir pour être désirée. Une fois qu'elle sait ça, elle lâche les vannes et accepte d'être enceinte.

J.-A. Miller fait remarquer qu'il y avait une grossesse de semblant, en apparence une complaisance du corps, mais qui exprime un refus opposé à la demande de l'Autre familial, en faveur du désir du mari. Avant de faire l'enfant, elle veut s'assurer du désir du mari à son endroit et une fois que le mari a explicité son désir relatif à la forme de son corps, elle dit oui à la grossesse.

Un autre exemple, pour être au ras de l'actualité, de corps qui se refuse au signifiant-maître, est emprunté au registre médical des manipulations biologiques du corps féminin et aux effets aujourd'hui du trafic d'organes et de la PMA.

C'est tout à fait pour l'actualité que j'ai choisi cet exemple. On a affaire à un autre corps morcelé : là ce ne sont pas les bords du corps, on est loin aussi de la coupure signifiante et autres rapports de la jouissance à la demande de l'Autre. C'est une observation bien entendu faite par une psychanalyste branchée, tout à fait pour les PMA, pour tous ces trafics formidables du corps libéré... Il s'agit de Geneviève Delaisi de Parseval, connue pour son livre *Famille à tout prix*. Elle est au courant de tout ce qui se passe concernant les mères porteuses, les gestatrices pour autrui dont elle recueille les confidences.

²² Cf. Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse », *Écrits, op. cit.*, p. 108.

Il s'agit ici de deux lesbiennes qui veulent avoir un enfant, mais elles ne voudraient pas que l'une d'entre elles se dévoue ; bien sûr on ira chercher un donneur anonyme en Belgique, mais le problème sera « à qui appartient l'enfant ? » Alors, non seulement dans le mariage homosexuel on veut du même, mais d'autres voudraient que l'enfant soit de la même chair comme dans le mariage chrétien. C'est une unité substantielle, ce n'est pas du symbolique, il faudrait que ce soit du réel, c'est-à-dire qu'il y ait une communauté biologique entre les deux femmes qui n'ont pas de rapport consanguin. Heureusement la science intervient pour réaliser ce miracle puisqu'on est dans le christianisme de la chair. Voici le stratagème : soit deux lesbiennes A et B. B transfère ses ovocytes à A après une FIV avec donneur anonyme. C'est donc A qui accouche. Autrement dit, A est la gestatrice et B la donneuse : voilà deux mères biologiques qui veulent se faire reconnaître comme telles par les pouvoirs publics puisque la question de la filiation se posera. On va voir ça déferler dans les cours de justice et, sur les divans, la profession est assurée ! Bien entendu, Madame Delaisi, qui a les idées larges, trouve les deux filles parfaitement normales, deux mères, c'est mieux qu'une ! Qu'il n'y ait pas d'homme ce n'est pas le problème. Une mère seule avec un enfant est le seul enseignement qu'elle a recueilli de l'analyse. Alors deux mères, ça va : une donneuse d'ovocyte et l'autre gestatrice, qui réalisent, comme elles disent, « une vraie maternité biologique à deux ».

Après concertation du comité d'éthique de l'hôpital, tout ça est accepté !

D'ailleurs, en ce qui concerne cette fusion, le fantasme d'une vraie maternité biologique à deux, on en a des données anthropologiques très intéressantes faites par Madame Françoise Héritier qui a hérité de la chaire d'anthropologie de Monsieur Levi-Strauss au Collège de France. Ce n'est pas une réussite, puisque à la même problématique, « d'où vient l'interdit de l'inceste ? » – comment varie l'interdit de l'inceste d'une région à l'autre du globe, d'une société primitive à une autre, autrement dit comment on définit la consanguinité – Madame Héritier répond par ce qu'elle appelle un *inceste de deuxième type*, c'est-à-dire le résultat d'une mécanique des fluides. L'inceste de deuxième type explique tous les autres : c'est le rapport sexuel indirect de deux personnes consanguines du même sexe par l'intermédiaire d'un partenaire commun de sexe opposé. Par exemple, lorsqu'un homme a des rapports sexuels avec deux sœurs ou lorsqu'un homme a des rapports sexuels avec la mère et la fille. Car dans cet inceste de deuxième type, l'inceste est dû au fait que par l'intermédiaire du même homme, les humeurs de l'une communique avec les humeurs de l'autre. Il n'y a aucun rapport sexuel entre elles, mais le même homme transporte de l'une à l'autre les mêmes humeurs féminines et c'est ce qui réalise l'inceste conçu comme de l'identique rencontrant de l'identique. Madame Héritier, professeur au Collège de France, chaire d'anthropologie, introduit la mécanique des fluides dans les questions de généalogie ; introduit les catégories d'identique et de différent à la place de masculin et féminin. L'interdit de l'inceste, c'est donc la conséquence de mélange de substances impossibles²³.

Monsieur Maurice Godelier, qui lui est plus levi-straussien, remarque en termes lacaniens le fait que cette théorie milite pour une exclusion du symbolique, ce qui est quand même un comble pour une élève de Levi-Strauss. Avec deux corps qui ne sont pas consanguins, l'inceste de deuxième type réalise cette consanguinité, on a un nouveau corps rendu possible par le supermarché des organes et on est dans une topologie du corps qui est l'envers du Sade de Lacan, lorsque il dégage la fonction de l'objet partiel chez Sade – on pense à la phrase du contrat sadien de la jouissance : « prêtez-moi la partie de votre corps qui peut me satisfaire et jouissez si vous voulez bien de la partie du mien qui vous est agréable » – donc contrat cynique des jouissances qui ici est remplacé par ce trafic d'organes hors sexualité, puisqu'il y

²³ Cf. Héritier F., *Les deux sœurs et leur mère. Anthropologie de l'inceste*, Paris, Odile Jacob, 1994.

a une continuité du réel organique biologique avec l'imaginaire de deux corps n'en faisant qu'un : ce sera notre enfant, avec exclusion du symbolique.

Voilà la question du corps réel renouvelée par ces questions de la biologie, puisqu'elles donnent prises à un fantasme de l'Un, du même et de l'Un qui est le thème d'*Encore* et du Séminaire ...*Ou pire*. Ça pose le problème d'une prise de l'inconscient sur le corps féminin qui est aussi un des thèmes d'*Encore* et ce qu'on doit admettre – et c'était le cas des élèves femmes de Lacan dans la période d'*Encore* concluant ainsi concernant l'Autre jouissance – c'est que chez la femme le corps n'était pas complètement en prise sur l'inconscient ou inversement que l'inconscient n'avait pas véritablement prise sur le corps ; parce qu'elle était au-delà des coupures anatomiques, etc. Tandis que la prise de l'inconscient sur le corps est plus flagrante sur le corps des analystes hommes.

Quoiqu'il en soit, vous remarquerez que c'est à propos du corps que Lacan, dans *Ornicar ?* 12-13, se posait la question d'autres coupures que symboliques comme je l'ai montré. D'autres coupures qui seraient nécessaires pour éviter l'emprise sur la femme de l'amour du père dans l'hystérie – et c'est à cette occasion que Lacan généralise l'hystérie²⁴. On est tous hystériques en ce sens que, en dernière analyse, c'est le signifiant du père qui fait croire que l'on a un corps.

²⁴ Lacan J., « À propos de l'expérience de la passe... », *op. cit.*